

JUIN

*JONATHAN*

Tes oreilles ne sont pas pareilles aux miennes.

Il m'a fallu trois mois pour le remarquer. Quel chagrin. Pas vraiment un chagrin. Une préoccupation. Il y a tellement de sujets d'inquiétude maintenant que nous sommes deux. Tu n'étais pas là. Et puis tu étais là. Tu n'as pas envoyé de message pour dire que tu arrivais. Tu n'as pas appelé avant. Comment tu aurais pu? N'empêche, c'était un choc. Un matin, j'étais moi. Le lendemain, j'étais nous. Il n'y avait pas assez de temps pour se préparer; pas assez de temps pour s'enfuir.

Avant toi, j'avais déjà peur. Mes peurs se répandaient à travers les différentes pièces, et toutes les portes étaient bien fermées. En passant brusquement d'une pièce à l'autre, je pouvais faire semblant de ne pas voir le fourbi accumulé. Après ton arrivée, il n'y avait plus de lignes pour séparer une peur de la suivante. Mes peurs individuelles se fondaient les unes dans les autres, comme des mares qui se rejoignent follement, jusqu'à ce que je me retrouve avec un lac sur les bras. Je ne pouvais pas en voir le fond. Je ne pouvais pas en voir les rives. J'étais en train de me noyer.

J'ai fait une liste des peurs qui n'existaient pas avant toi : la peur des gens et la peur de l'absence de gens, la peur de l'argent, des téléphones, du temps. La peur du silence et la peur des bruits. La peur de te faire tomber sur la tête et que ta tête se fende en deux, comme un œuf, avec tout le contenu liquide qui se répand. Je pensais que cette liste pourrait me fournir une sorte d'échelle, des barreaux à grimper pour sortir de moi. Mais une peur alimentait la suivante, et il n'y avait pas assez de papier pour toutes mes pensées craintives. Je n'ai pas écrit cette liste, de peur qu'on la trouve et qu'on l'utilise contre moi. Encore une peur à ajouter à ma liste.

Entre toi, et le souci de toi, tout le reste a commencé à s'effiloche. Je n'ai pas eu le temps de remarquer tes oreilles. Mais ce matin, en te sortant du bain, je ne pensais ni à mon boulot ni à ton petit déj'. Je ne pensais pas à toutes les façons dont cette maison s'effondre autour de nous par lamelles. C'était le week-end. Je m'accordais un peu d'espace pour m'asseoir et respirer.

Ça fait des semaines que je n'avais pas pris le temps de m'asseoir sinon pour me relever immédiatement. Le temps, c'est la chose la plus importante que tu m'as prise ; le temps, et la permission de partir. Ce matin, j'ai pris le temps de te dévisager. J'ai même allumé le long bandeau de lumière au-dessus du miroir de la salle de bains. Je crois que ça te faisait plaisir qu'on te regarde. Tu m'as souri. C'était la première fois que tu me souriais. C'est une certitude. Je ne cesse d'observer ta bouche comme si c'était une pendule. Ta bouche est une sorte de pendule et il n'y a rien que je puisse faire pour la ralentir.

En sortant du bain tu étais rose. Le genre de rose qui est en réalité du blanc piqueté de milliers de minuscules taches

rouges, comme un tableau. Tes ongles étaient pointus. Ils avaient besoin d'être coupés ou rongés. J'ai lu sur Internet que c'est très bien de les ronger pendant les premiers mois. Peut-être que je ferai ça ce soir. Tes cheveux s'étaient en mèches humides sur ton crâne. Tes cheveux ressemblent au tracé des collines sur une carte. D'habitude ta tête est couverte de boucles. Les mèches font une sorte de bouclier, qui ombre les bords de ton visage, on dirait que tu essaies de te garder secrète. J'aimais bien voir la forme de ton crâne chauve. Il me faisait penser à des oisillons avant que leur duvet ne disparaisse, ou à des vieillards. Je t'ai fait tourner devant la fenêtre, d'un côté puis de l'autre, dans la lumière aqueuse. Pour la première fois j'ai prêté attention à tes oreilles.

Ce n'est pas parce qu'avant tes oreilles m'indifféraient. J'ai toujours suspecté qu'elles se trouvaient là. J'étais au courant de tes oreilles, comme je connaissais l'existence de tes doigts, tes orteils, tes yeux, et l'éventualité de tes dents ; tous tes organes, présents, et en ordre de marche. Ce n'était pas simple professionnalisme de ma part. Avec toi, je voulais vraiment tout garder en tête. Quand on observe un corps, on prend facilement comme s'ils allaient de soi les miracles manifestes. Je parle des détails communs à tous les êtres humains. J'inclus le sourire, le sommeil et certains gestes réflexes parmi les spécificités communes. Tes taches de rousseur ont retenu toute mon attention, ainsi que tes cheveux. Deux traits qui ne sont pas communs, et tout à fait frappants. Je ne sais pas s'ils paraîtront très beaux ou très laids aux yeux de tes pairs. Ce n'est pas à moi de le dire.

Ta chevelure est si sombre qu'elle paraît humide même quand tu as les cheveux secs. Ce n'est pas un bon signe.

Ce n'est pas le pire des signes. Quantité de femmes ont les cheveux luisants. C'est ce que je ne cesse de me répéter, mais c'est difficile d'en pénétrer la vérité. C'est bien plus facile de croire le pire.

Tes cheveux, si je suis honnête, c'est pour ça que je t'ai mis un chapeau. Ta bouche, la raison qui me fait envisager une cagoule. J'ai peur pour nous deux chaque fois que je vois tes cheveux noirs humides. Je ne veux même pas croire que tu as une bouche. Je sais que les bouches sont nécessaires, pour respirer et tout ce qui s'ensuit, mais je ne peux pas regarder la tienne en face. Elle est rouge comme une sirène d'ambulance qui annonce qu'une chose terrible est déjà en train de se produire et que bientôt je la verrai par moi-même. Je veux poser ma main sur ta bouche et la faire disparaître.

Et maintenant, ce matin, une autre peur vient s'ajouter sur ma liste. J'ai remarqué que tes oreilles sont différentes des miennes.

Ce n'est pas un bon signe. Ça en fait deux pour ta mère et seulement tes yeux pour moi. Je me cramponnais à tes yeux comme à des ancrés. Ils ont exactement la même teinte brun noisette que les miens. J'aime bien regarder tes yeux et voir mon propre reflet, comme un miroir dans le noir. Te voilà, ma Toute Petite. Autant à moi qu'à elle.

Ta mère a les yeux bleu océan. Toute autre couleur aurait été une insulte. Mais les tiens sont bruns, comme la terre ferme, comme la glaise, comme les troncs d'arbre et les feuilles d'automne qui font les paillis d'hiver. Tu es un bébé du sol, et les bons jours, je crois que tu es à moi. Au diable tes oreilles et tes cheveux, voilà ce que je me dis. Ta mère peut les avoir. Ce sont des préoccupations secondaires. Tes

yeux sont à moi, et ne dit-on pas que les yeux sont presque aussi saints que le cœur? Les fenêtres de l'âme, qu'ils disent, et ce genre de sentiments rassurants. Les yeux sont plus grands que les cheveux et les oreilles combinés. J'ai aussi de l'espoir pour tes mains, qui forment des poings comme les miens quand tu dors, tes petits pieds en saucisse, et la façon dont tu vas te tenir, le corps légèrement penché en avant, quand tu traverseras une pièce.

Je ferai de mon mieux pour m'enseigner en toi. «Tiens bien ton dos comme ça», voilà ce que je te dirai: «Et tes jambes à croire qu'elles ne gardent aucun souvenir de l'eau.» Je te rappellerai, encore et encore, que les gens ne savent pas nager. Je t'abriterai des images de piscine et des nageurs à la télévision. Je dirai: «L'eau, ça sert à boire et à se laver, c'est tout.» Je dirai: «Croise les mains, ma Toute Petite, tu m'appartiens à moi.»

Je garderai l'espoir que tes oreilles peuvent m'entendre, mais peut-être qu'elles retentissent déjà des chants de ta mère.

J'attendrai et je surveillerai ta bouche.

Ta bouche, c'est là que le monde commencera ou finira. Je ne supporte pas de la voir. Je la surveille, comme une pendule, à cet instant même. J'attends de voir ce qu'il en sortira, de voir si tu es à elle ou à moi.